

Roda Gil Étienne

Le maître enchanteur

Boris Vian, et son « Déserteur » devenu un classique toujours dérangeant, Serge Reggiani, entre liberté et solitude, et bien sûr Léo Ferré avec « cette fille qui tangué sur un air anglais », tout ceci et tout cela : « c'est extra ». Mes années 1970-1971 baignaient dans cette ambiance musicale et poétique. Une rencontre fortuite, une de ces « heureuses coïncidences concordantes » vint recomposer et élargir ce paysage mélodieux. Julien Clerc débarquait avec sa cavalerie. Depuis pas un disque ou un CD ne m'ont fait défaut.

Tout commence donc il y a plusieurs dizaines d'années. Le souvenir du retour au bercail familial en catimini, à une heure où Paris s'éveille et Montauban prend son temps. Un été chaud et la traversée de la ville endormie en Solex de l'avenue Gustave Garrisson à la place du Coq. Une sensation de liberté mêlée d'une douce fatigue et dans la tête des mots en couleurs comme des images qui défilent. « Sur la piste des savanes nous vivons en liberté dans les limites d'un été ». Plus tard, bien plus tard le nom d'Étienne Roda Gil, parolier à la fécondité somptueuse, me devint familier tout comme son labyrinthe langagier. À jamais gravé son « cœur volcan » et ce refrain d'où résonne une musique avant même la musique : « mon cœur bat lentement la chamade, la lave tiède de tes yeux coule dans mes veines malades ». Roda Gil dans ses œuvres, dans ses obsessions – l'amour, l'absence- dans ses références et dans ses cultes, dans sa culture forte de ses racines et de ses influences et passeurs différents et convergents : Mallarmé, Louise Michel, Nestor Makhno, Louis-Ferdinand Céline, Rosa Luxemburg, Federico Garcia-Lorca... L'homme se nourrissait d'une curiosité insatiable, ce goût de connaître, de savoir, l'Histoire, la peinture, l'actualité, la politique et bien sûr l'univers de la musique et de la chanson. Les premiers textes connurent un succès fulgurant au travers de la personne de

Julien Clerc. Ils seront nombreux à s'abreuver à cette source aussi prolifique qu'exigeante : de Claude François (Alexandra, Alexandrie) à Mort Schuman (*Le lac Majeur*) ou encore Vanessa Paradis (*Joe le taxi*). La liste ressemble à un annuaire ! Le parolier est devenu une légende ! Ainsi Roda Gil est « né à Montauban en 1941 » ! Singulier prénom marqué d'un oubli. Fils d'un typographe anarchiste en exil pour fuir la mort et le franquisme, il vient au monde le 1^{er} août 1941 à Septfonds, petite commune à quelques dizaines de kilomètres de Montauban, dans un camp où seront regroupés et entassés des barbelés près de 17 000 réfugiés dans 44 baraques de fortune à partir de 1939.

Montauban donnera le nom de l'une de ses rues à Roda Gil, non loin de la rue Salvador-Allende. Une reconnaissance en forme d'adoption, les ressorts de l'intégration tiennent souvent au succès et aux éclats de la notoriété. Mais la célébrité, si elle atténue les meurtrissures, ne les efface que rarement et ne parvient jamais à gommer définitivement les humiliations haineuses de la discrimination. La férocité du racisme anti Espagnol, ces « racailles interlopes », domine alors. Il est des blessures aux cicatrices ineffaçables ! Toutes ces fêlures alimentent une sensibilité et une créativité au parfum romantique, surréaliste et halluciné. « Les chansons ça raconte ma putain de vie quotidienne, c'est transparent. L'historicité c'est la vie quotidienne ». Il croyait à la « permanence du souvenir ». Homme protégé il fut auteur de chansons mais aussi écrivain (plusieurs romans dont *Mala Pata* et *Terminé*), scénariste, il composa comédies musicales et opéras. Peu de temps avant de décéder brutalement, il se consacrait entre autre à la rédaction de la vie d'Attila ! Jusqu'au dernier souffle, Roda Gil a poursuivi sa quête de sens et son existence d'homme à l'espoir désespéré, par le maniement des mots, par l'usage des formules, et par le mariage des rimes qui donnent aux choses leur dimension physique et émotionnelle. Un seul mot résume cet itinéraire : utile. « Je veux être utile à vivre et à aimer ».

Retour aux années 2000, automne 2003, Paris, déjeuner avec un journaliste ami à la Closerie des Lilas. La discussion dérive sur la poésie, la chanson et Roda-Gil un habitué des lieux. Mon interlocuteur prend son portable et me passe Étienne Roda Gil. Rendez-vous est

pris pour l'heure de l'apéritif. Une haute silhouette entre comme si elle était chez elle, casquée d'une tignasse blanche. Début d'une conversation largement univoque, une faconde irréprouvable. Il fume des Craven filtre l'une après l'autre, il boit sa punition écossaise verre après verre et il parle d'une fondation en création à Perpignan. De Montauban – un peu- et d'histoire et d'actualité entremêlées. Quelque chose de baroque parfois hermétique mais avec une telle passion ! Un ravissement pour cette première-dernière et inattendue rencontre. Parti, Étienne Roda Gil a réussi son vœu le plus cher : « de mes chansons j'inventerai un langage sans fin et sans âge ».

Dominique Porté